Du canal au pont de la Folie

Je lui en ai mis deux. Une à droite, une à gauche. Il est tombé sur ses fesses et il s'est mis à glapir. J'ai entendu, de l'autre bout du champ, éclater les rires et les bravos des garçons à gages. « Albert, j'ai dit, assez fort pour qu'on m'entende de loin, Albert, prends garde à ton derrière ! » Là-dessus, je n'ai pas attendu que le maître m'attrape. J'ai filé sur la rue. Bernadette était collée à sa fenêtre. Elle m'a vue sortir. Elle a crié : « Louise ! Drôlesse ! Va pas à l'eau ! » Celle-là, elle ne craint pas grand-chose pour moi, ni les hommes ni les chiens. Tout ce qui lui importe est que je me tienne loin de l'eau. Elle redoute le canal, l'étang, le puits même. Ah çà, si elle le pouvait, elle m'enverrait dans le désert de l'Algérie. Elle me marierait avec un Bédouin pourvu que je vive dans le sable. C'est pour ça aussi que j'aime tant courir au canal. Pour qu'elle s'inquiète. Je n'ai pas tant de gens pour s'inquiéter de moi. J'ai elle. Elle vaut ce qu'elle vaut, mais elle me considère.

Je suis descendue au pont de la Folie. La lune commençait à monter, prise dans un chiffon de nuages. C'est à peine si elle

laissait une lueur sur l'eau cireuse du canal. Je me suis assise contre le talus, sur l'herbe, et j'ai écouté la nuit tomber. Elle en fait du vacarme quand elle vient. C'était à qui braillerait le mieux, des grenouilles ou des merles. Quand il a fait bien noir, le petit duc a lancé son « hou, hou, hou », réglé comme un battant d'horloge. Les profiteurs de la nuit sont sortis, en chasse d'une souris ou d'un poireau. J'ai vu filer des lapins, un furet pointu, et une longue couleuvre glisser entre la terre et l'eau. J'ai guetté en vain monseigneur Renard, qui devait être occupé à saigner un poulailler ailleurs. À la place, j'ai vu passer les gros bestiaux qui se planquent dans l'ombre pour s'y faire des baisers et même pire. Ils vont collés par deux, en se pinçant la taille avec des glouglous d'aise. Rien ne les fâche plus que de se laisser surprendre par une mendigote blottie contre un talus. J'ai senti sur moi leurs regards méchants. J'ai baissé la tête. Moi, je fais celle qui ne voit rien. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, je me fiche de la vie des gens.

Je riais toute seule en pensant à Albert, à sa vilaine figure stupéfaite, ses yeux en soucoupe. Il l'avait cherché aussi. De la journée entière, il n'avait rien fait que me houspiller tandis que j'étais à genoux dans la terre puante, à repiquer les laitues sous les cloches. Et que ça n'allait pas assez vite, et que je tenais mal le plantoir, et que j'enfonçais les pousses trop loin, et que j'écrasais les radis… Il aurait mieux fait de surveiller Didier et Grégoire qui lambinaient autour des châssis. Moi, je me traînais sur ma vieille robe dégoûtante, une cloche après

l'autre, pendant qu'il m'assommait d'ordres qui ne servaient à rien. Cochon d'abruti. J'ai mis la dernière salade en terre et, quand je me suis relevée, il était toujours devant moi à grognasser. La rage m'a prise, j'ai lâché le plantoir et je lui ai envoyé une grande claque. Il était tellement surpris qu'il n'a pas bougé. Je n'ai pas réfléchi, la deuxième est partie d'elle-même.

Quand ce ballot s'est avisé que je venais de lui envoyer une double gifle, il a voulu s'avancer pour me corriger. Mais il est si lent que je n'ai pas eu de mal à me défendre. Je l'ai poussé des deux mains et il est tombé, emporté par son poids. Il est parti s'écraser dans le purin en poussant des cris de bête qu'on assassine. Bien fait pour sa carcasse. Si j'avais ma mère avec moi, jamais il ne se permettrait de me laisser le travail et de m'insulter pour salaire. Et jamais le maître n'oserait me filer de rouste parce que je me bats avec son fils. Mon malheur, c'est qu'elle s'est engagée comme domestique à Paris et qu'elle m'a laissée chez le maître à Bobigny. Peut-être qu'elle a cru que je trouverais un père, moi qui suis née sans. C'était mal vu. Ce qui s'est passé, c'est qu'il m'a mise au travail et que son cornichon de fils m'a prise en grippe. Je suis devenue leur servante, à ces deux malfaisants.

Le froid de la nuit est tombé. L'humidité m'a prise aux os. J'ai serré les bras autour de mon torse, j'ai replié les jambes et j'ai salement regretté d'avoir décampé sans ma couverture. Quand le temps s'y prête, le mieux est encore de m'installer sur la rive et d'y dormir en attendant l'aube. À l'heure où

je rentre, le maître a chargé son tombereau et il est parti pour les Halles. À son retour, il a mangé, il a bu, et il a oublié sa colère. Ou ma mère est passée sur son carreau, et il a pu se plaindre tant qu'il a voulu. Ou encore, comme il constate que j'ai marné comme un animal et que ça pousse sous les cloches, il préfère ne rien dire. Quand il est en rogne, mon salut, c'est de disparaître. Parce que s'il me met la main dessus, je prends une telle danse que je claudique après pendant deux jours.

Misère de moi, la pluie est arrivée là-dessus, une averse de gouttes fines et piquantes qui faisait autant de bien à la terre qu'elle me faisait du mal à moi. J'ai quitté le couvert de mon arbre et je suis revenue dans la nuit. La maison du maître était noire comme l'enfer mais une petite lueur brillait au carreau de Bernadette. J'ai toqué doucement. Sa grosse figure est apparue derrière la vitre. Elle s'est éclairée d'un sourire. Tout le monde aimerait connaître le secret de Bernadette qui non seulement a toutes ses dents mais les garde blanches comme du lait. Seulement, ses secrets, elle les réserve pour elle. Elle a ouvert sa porte. « Viens à l'abri, bécasse ! » Elle n'a pas demandé d'explication. Elle sait comment ça se passe sur le champ du maître et les ennuis que me cause ce couillon d'Albert. Elle entend comme ça hurle quand je prends une dérouillée. Et surtout elle connaît ma mère, avec qui elle est arrivée par le train, le jour où elles ont laissé leur campagne pour venir à Paris.

Le hasard les avait placées dans le même wagon, sur des bancs face à face. Bernadette, qui a l'âge d'être sa mère, a eu pitié de cette petite femme qui poussait devant elle son ventre gonflé. Elle ne lui a rien demandé, ni sur son ventre ni sur son voyage. Elle en savait assez sur les villages et notamment qu'il n'est pas bon d'y porter un enfant quand on n'a pas de père à présenter. Elle avait ses raisons à elle de fuir les villageois et leurs malices. Donc Bernadette a pris Clémence en pitié, puis en affection, puis sous sa protection. Elle a ouvert son panier et lui a donné de ses fruits. Clémence a sorti son sac et lui a coupé de son pain. Le reste s'en est suivi.

Le train les a conduites à Paris, et de là à Bobigny où Bernadette avait une connaissance. Cette personne leur a trouvé une baraque, au bord d'un champ boueux, à côté de la propriété d'un veuf. Je me demande ce que ma mère aurait fait sans Bernadette. Car si elle est aimable, elle est étourdie et parfois même un peu simplette. Qu'est-ce qu'elle espérait à débarquer toute seule sur le parvis de la gare du Nord dans le bruit et la saleté… Que les habitants de la ville seraient moins mauvais que ceux de la campagne ? Elle manquait de jugeote. Pourtant, l'histoire dit qu'elle n'a pas eu tort de ne penser à rien puisqu'elle a trouvé Bernadette, ce qui nous montre que l'insouciance fait parfois bien les choses.

La baraque n'avait qu'une seule pièce. Elle était sombre, humide, meublée d'un vieux lit et d'une table branlante. Mais quand elles sont entrées, elles ont pensé que c'était le paradis.